

Nair de Nazaré Castro Soares
Santiago López Moreda
Coordenação



énese e
Consolidação da
Ideia de Europa

Vol. IV
Idade Média e Renascimento



• COIMBRA 2009

LA LANGUE PRIMITIVE ET LES DEBUTS DE LA CONSCIENCE LINGUISTIQUE EUROPEENNE EN FRANCE¹

MARIE-LUCE DEMONET

Centre d'Études Supérieures de la Renaissance-Tours

L'histoire des langues telle qu'elle est comprise à la Renaissance se modifie pour entrer dans le cadre plus général des signes produits par l'homme. La nostalgie d'une langue première et unique perdra de son importance à partir du moment où l'activité langagière ne sera plus perçue comme l'unique moyen de communiquer. Moins subordonnée à une vision théologique, la conscience linguistique européenne s'inscrit désormais dans une vision humaine de l'aptitude à parler, si bien que La Renaissance peut être considérée comme cette longue période pendant laquelle la croyance à la rupture de Babel laisse la place à une conception évolutive et séculière des langues².

Le poète Du Bartas, après avoir paraphrasé en vers le texte de la *Genèse* dans sa *Seconde Semaine*, retourne la faute des géants constructeurs de la Tour dans un éloge remarquable de la diversité des langues, de la polyglossie et de la traduction³, ce qui oblige à considérer d'une façon moins dramatique la destruction de Babel. Ce mythe, qui fonde la réflexion linguistique du XVI^e siècle en exprimant la conséquence désastreuse et spectaculaire de la perte de la langue première, en confirme aussi l'irrémissible nostalgie: les langues sont

¹ Voir notre étude, *Les Voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*, Paris, Champion, 1992, et sa bibliographie condensée dans les références situées en fin de contribution.

² Demonet, Marie-Luce, « Babel au figuré. 'Une voix pour tous potages' », dans *Babel à la Renaissance*, éd. J. Dauphiné et M. Jacquemier, Mont-de-Marsan, Éditions Interuniversitaires, 1999, p. 455-467.

³ Du Bartas, Guillaume Salluste, *La Seconde Semaine*, Paris, P. L'Huillier, 1584, II, Livre 6; éd. Y. Bellenger et al., Paris, S.T.F.M., 1992, partic. v. 271 et suiv.

confondues depuis ce moment zéro et l'idiome primitif est perdu sans retour. Le texte biblique, en effet, ne laisse pas supposer qu'il en reste quoi que ce soit, mais beaucoup de théologiens héritiers de la tradition médiévale, quelques poètes et des auteurs aussi inspirés que Guillaume Postel⁴ semblent ne pas avoir renoncé à l'évoquer. Au XVII^e siècle, l'attitude semble partagée entre l'indifférence de Descartes à la question, qu'il expédie dans une lettre à Mersenne, et les laborieuses reconstitutions du jésuite Athanase Kircher et du père Samuel Bochart, lesquels sont pris entre le sentiment de la perte et l'espoir des retrouvailles grâce au labeur érudit. Umberto Eco s'est penché sur cette quête de la langue parfaite qui intéresse particulièrement les partisans de l'hébreu langue-mère, recherche qui s'inscrit dans un ensemble de croyances et d'opinions assez complexe⁵.

Les grands auteurs de l'Antiquité n'avaient pas ramené l'étude des langues à la recherche d'une langue perdue et, pour un Cratyle qui chez Platon semble s'accrocher à des étymologies naturelles obscurcies par le travail du temps, son rival Hermogène et toute la tradition juridique se rallient à l'idée très largement majoritaire que les langues ont été établies par consensus, *kata syntheken* (Aristote, *Peri Hermeneias*, *De l'Interprétation* I, 1). Les auteurs de la Renaissance, bien qu'ils soient tributaires de l'opinion théologique médiévale favorisant la langue unique et divine d'avant Babel, reprennent majoritairement la théorie conventionnelle pour les langues post-babéliennes, en admettant divers facteurs de variation. Le changement linguistique progressif a pu provoquer les mêmes effets que la rupture brutale: l'éloignement par rapport à l'étymologie, l'évolution du sens des mots en fonction des usages, les transformations phonétiques subies par le latin dans l'avènement des langues vulgaires, les modifications provoquées par les langues barbares, la prononciation défectueuse du peuple – impossible à contrôler malgré les efforts des grammairiens –, tous ces facteurs relevant de la « vicissitude » des choses sublunaires et du péché originel confirment un éloignement de l'origine congruent avec les changements historiques. Ce phénomène a pu être compris par certains comme un éloignement de la vérité, à l'exemple de Charles de Bovelles qui, dans *La différence des langues vulgaires* (1533), n'accorde pas à

⁴ Postel, Guillaume, principalement dans le *De Originibus, seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate, deque variarum linguarum affinitate liber*, Paris, D. Lescuyer, 1538, et dans le *De Foenicum literis*, Paris, V. Gaultherot, 1552.

⁵ Eco, Umberto, *La Ricerca della lingua perfetta*, Bari, Laterza, 1993; *La Recherche de la langue parfaite*, Paris, Seuil, 1994. Kircher, Athanase, *Ars magna sciendi...*, Amsterdam, Janssonius, 1679; *Oedipus aegyptiacus...*, Rome, V. Mascardi, 1652-1654. Bochart, Samuel, *Geographia sacra... Phaleg*, Caen, P. Cardonnel, 1646.

la langue française la possibilité d'avoir une grammaire, tout en lui concédant un rapport certain avec le grec⁶.

Face à la perte de la langue unique, on distingue plusieurs attitudes, allant de la quête opiniâtre jusqu'à la libre curiosité des sceptiques.

1. LA QUÊTE OBSTINÉE

La quête de la première langue se fonde sur la certitude historique que la Bible dit la vérité sur la perte de la langue primitive, et, bien que le texte sacré ne dise rien sur le nom de cette langue ni sur la possibilité de la retrouver, la tradition des commentateurs juifs et chrétiens a souvent admis qu'il s'agissait de l'hébreu. Grâce au complément majeur que constitue la « Table des peuples » dressée par Flavius Josèphe dans les *Antiquités judaïques*, les exégètes ont tenté de reconstituer le cheminement des peuples dispersés après Babel et de leur attribuer à chacun une langue. Ainsi est restée intacte l'exception notable, la langue hébraïque, à la fois première et divine, miraculeusement maintenue dans la tribu d'Heber. Il n'y a pas lieu de s'en plaindre puisque ce que l'on croyait perdu ne l'est pas vraiment, et l'hébreu peut être révééré comme vestige absolu.

Toutefois, cette singularité ne va pas sans quelque difficulté: les grammairiens hébreux avaient bien noté l'évolution de leur langue et son instabilité tant que les voyelles n'étaient pas notées, d'autant plus que les autres langues sémitiques pouvaient se poser en rivales (araméen, syriaque et arabe). De plus, il était inconfortable pour des chrétiens d'admettre que cette langue divine fût conservée chez un peuple que l'on ne pouvait plus considérer comme élu. Il fallait donc déployer des stratégies d'appropriation du verbe divin de façon à en déposséder le peuple juif, selon plusieurs méthodes appliquées dès le début du XVI^e siècle et qui consistent à lire un message chrétien sous la lettre biblique.

Les premières grammaires de l'hébreu écrites par des humanistes et des théologiens devaient beaucoup aux Juifs eux-mêmes, convertis ou non. Elles se sont vite détachées de cet antécédent gênant, comme l'a fait Sébastien Münster critiquant âprement la grammaire du Napolitain Abraham de Balmes⁷. Luthérien, Münster est connu pour avoir utilisé l'ancienne forme du colloque de

⁶ Bovelles, Charles de, *De Differentia vulgarium linguarum, et Gallici sermonis varietate*, Paris, Robert Estienne, 1533. Texte et traduction par Colette Demaizière, *Sur les langues vulgaires et la variété de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1973, *passim*.

⁷ Münster, Sebastian, *Elementaria institutio in Hebraicam linguam*, Bâle, [Froben], 1525, préface. Balmes, Abraham de, *Peculium Abrae. Grammatica hebraea...*, Venise, D. Bomberg, 1523.

conversion en donnant une double version érudite d'un dialogue en latin et en hébreu (si on lit l'ouvrage dans l'autre sens) pour éloigner les Juifs de leur usage erroné des autorités bibliques⁸. Le point culminant de cet accaparement est l'apparatus linguistique de la Bible polyglotte d'Arias Montano (Anvers, 1572-74) et la grammaire de Bellarmin (1596), à la suite de différents intermédiaires catholiques ou réformés. De ce point de vue, il n'y avait guère de différence confessionnelle: les catholiques ont seulement été plus lents à admettre qu'il fallait étudier l'hébreu pour comprendre le texte biblique. Maîtriser la grammaire de l'hébreu, de l'araméen et de l'arabe, a permis aux auteurs chrétiens, héritiers de Japhet, de dominer toute la tradition des langues de Sem pour la mettre au service non seulement de l'interprétation christique de la Bible, mais de la défense des valeurs proprement chrétiennes de toutes les langues du monde.

Cette remarquable opération de détournement a commencé avec les kabbalistes italiens, *conversos* pour certains, qui ont trouvé dans l'écriture même de la Bible la confirmation, par les quatre méthodes du notarique, de la gématricie, de la tmèse et de l'*atbash* (intersion), que le nom de Jésus et celui de Marie étaient inscrits dans la lettre de la *Torah*⁹. Ainsi l'héritage de la langue première tombait-il dans l'escarcelle du christianisme, grâce aux procédés mêmes de ses ennemis. La nostalgie s'est faite triomphante avec Postel et ses disciples, notamment les frères La Boderie, en s'accompagnant d'une véritable idéologie du *transitus* d'Est en Ouest, qui marque le transfert de souveraineté linguistique depuis les territoires de la Palestine vers l'Occident français¹⁰. Ce mouvement d'appropriation a reproduit celui qui avait permis à Moïse de se servir des précieuses reliques des Égyptiens. Il accomplit dans les domaines de l'ésotérisme et de la grammaire mystique ce que les grammairiens traditionnels de l'hébreu accomplissaient d'une manière plus scolaire.

Jean Mercier, exégète lui aussi protestant, commence par déclarer dans ses commentaires sur la *Genèse* (vers 1560)¹¹ que ne pas admettre l'hébreu comme première langue conduirait à l'athéisme, accusation grave s'il en est, mais fort courante. Puis il risque quelques exercices étymologiques destinés à montrer que sous le grec *gât* l'hébreu, sans renouveler réellement l'argumentation du lecteur royal Jean Cheradame dans son *Lexicopator etymon* (1543). Mercier

⁸ Münster, Sebastian, *Messias christianorum et judaeorum*, Bâle, H. Petrus, 1539.

⁹ Secret, François, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod, 1964.

¹⁰ Lefèvre de La Boderie, Guy, *L'Encyclie*, Anvers, C. Plantin, 1570; [auteur supposé], *Syriacae linguae prima elementa*, *ibid.*, 1572; *La Galliade, ou de la révolution des arts et sciences*, Paris, Guillaume Chaudière, 1578. La Boderie, Nicolas, *Le Cœur, Leb, ou les 32 sentiers de sapience*, Paris, Jean Macé, 1579.

¹¹ Jean Mercier, *In Genesim primum Mosis commentarius*, avec une préface de Théodore de Bèze, Genève, J. Berjon, [ca 1560], p. 14 et p. 231 de l'édition de 1598.

admet avec prudence que de telles recherches sont coupables de curiosité, comme l'avait dit Calvin. Jean de Serres, autre protestant et commentateur des œuvres de Platon (1578), pousse dans son analyse du *Cratyle* la transposition des exercices étymologiques opérés sur le grec aux étymologies apparemment sérieuses tirées de l'hébreu¹². Comme chez Mercier, ces tentatives lui paraissent vraisemblables, sans amener une connaissance véritable qui serait en revanche d'ordre métaphysique: la langue primitive signifiait les essences et les formes des choses, comme le font toutes les langues d'après Babel.

Pour Postel l'hétérodoxe et pour quelques autres, la langue d'Heber n'était pas la seule à bénéficier d'un héritage divin. Le travail étymologique consistant à vouloir retrouver à toute force des éléments (et non des racines) hébraïques dans d'autres langues, ce procédé s'est souvent combiné avec des recherches de ressemblances portant sur une seule lettre, pour identifier dans certaines langues vernaculaires les vestiges les plus évidents de l'hébreu. Pour Goropius Becanus (Van Gorp), qui fera profiter le néerlandais de cette idée, certaines combinaisons primitives de graphèmes hébraïques sont restées dans la langue de Cimbres en particulier¹³. Postel, qui favorise naturellement l'héritage français, adopte pourtant à l'égard de la fameuse légende de Psammétique, le roi égyptien qui a fait élever des enfants isolés dans le désert pour savoir quelle langue ils parleraient, la même attitude qu'Érasme, en disant que le mot « bekkos » prononcé par ces enfants imitait plutôt le cri des chèvres. D'autres en revanche se sont emparés de ce mot unique pour le promouvoir comme vestige principal de la langue perdue. Le mot « bec » est ainsi non seulement un mot phrygien (troyen) selon le témoignage d'Hérodote, mais un vocable néerlandais, ou autrichien chez des auteurs autrichiens, à cause de *Bäcker*, le boulanger et de *Weck*, petit pain pointu tyrolien¹⁴. Pour la langue française, l'histoire de Psammétique était pain béni, puisqu'il se trouve que *bec*, s'il ne veut pas dire « pain », a un rapport avec la nourriture, et il est effectivement gaulois. Il ne doit rien au latin et peut prétendre à une primitivité aussi remarquable que les racines hébraïques sélectionnées par les exégètes. Ces étymologies de l'extrême ont attiré aux XVIIe et XVIIIe siècles quelques sarcasmes et ces démontages lexicaux montrent jusqu'où le chauvinisme linguistique

¹² Jean de Serres, *Platonis Opera Omnia*, trad. et commentaires, avec les corrections d'Henri Estienne, Paris, H. Estienne, 1578. Commentaire du *Cratyle*: tome I, p. 383 et suiv.

¹³ Van Gorp (Goropius), Jan, *Origines Antwerpianae sive cimmericorum Becceselana novem libros complexa...*, Anvers, C. Plantin, 1569.

¹⁴ Demonet, Marie-Luce, « Le premier pain blanc de la Germanie », dans *Langues et nations au temps de la Renaissance*, éd. M.T. Jones-Davies, Paris, Klincksieck, 1991, p. 169-187.

pouvait aller: la quête obstinée de la langue perdue permettait de donner des arguments historiques aux nationalismes locaux, et de justifier le rêve de l'*imperium* à l'aide de manipulations érudites, comme la *Grammatica castellana* d'Antonio de Nebrija y encourageait dès 1492¹⁵. Si Goropius est un cas d'école, aucun pays d'Europe n'a été épargné, et il s'est toujours trouvé un savant, un expert en étymologies pour « prouver » que sa langue était la plus ancienne, la plus pure, la plus susceptible sinon de dominer les autres, au moins d'acquérir une noblesse qui pouvait manquer au peuple qui la parlait, jusqu'au basque et au breton.

Cependant, cette lexicographie idéologiquement marquée n'a pas pu triompher de très sérieux obstacles épistémologiques et historiques: elle ne tient pas compte de la notion grammaticale de racine dont beaucoup de grammairiens à l'époque, surtout pour les langues sémitiques, reconnaissent le caractère essentiel. C'est la racine qui porte la substance du mot, et les quatre manipulations littérales en usage jusque-là dans l'étymologie de Varron et Isidore (adjonction, suppression, permutation et transposition), qui sont les pendants latins des méthodes de la kabbale, sont fortement contestées par les grammairiens quand elles affectent la racine. En outre, admettre l'antériorité d'une langue gauloise parlée dès l'origine oblige à réécrire l'histoire et à s'appuyer sur des faux comme les prétendues « antiquités » du pseudo-Bérose d'Annius de Viterbe (1497), contestées dès le début du XVI^e siècle¹⁶. Le prix à payer, pour les humanistes, est énorme: alors que les nouveaux théoriciens de l'histoire s'efforcent de dégager l'historiographie des inventions de la fable, des jolies de la poésie et des tricheries de la propagande, alors que la philologie humaniste s'attache à authentifier les manuscrits, l'art du faussaire rempli de bonnes intentions fait illusion pendant plus d'un demi-siècle et nourrit l'imagination des poètes, notamment celle de Ronsard dans la *Franciade*, où l'on voit bien comment la propagande royale entend se servir d'une histoire écrite sur commande¹⁷. Les érudits orientalistes ont pu entrer dans une telle stratégie circulaire, où l'excellence de la langue prouve celle du peuple et inversement (dans la *Galliade* de Guy Lefèvre de La Boderie par exemple), mais on peut légitimement se demander, comme Paul Veyne le faisait à propos des mythes grecs, s'ils y ajoutaient foi à la fin du siècle.

¹⁵ Nebrija, Antonio de, *Grammatica castellana...*, 1492, éd. A. Quilis, Madrid, Editora Nacional, 1980.

¹⁶ Stephens, Walter, *Giants in those days*, University of Nebraska Press, 1989 (trad. fr. Paris, Champion, 2006).

¹⁷ Dubois, Claude-Gilbert, *Mythe et langage au XVI^e siècle*, Bordeaux, Ducros, 1970; *Celtés et Gaulois au XVI^e siècle. Le développement d'un mythe nationaliste*, Paris Vrin, 1972.

Derrière la Tour de Babel se profile un autre monument mythique, la colonne de Seth, miraculeusement préservée du Déluge avec ses inscriptions en caractères très anciens. Comme beaucoup d'auteurs, Postel et Goropius sont obsédés par la recherche de vestiges textuels qui soient en rapport de contiguïté avec l'Histoire biblique. D'où le rôle stratégique des écritures, la tradition orale ayant pour fonction de dévoiler par transmission acroamatique (orale) ce que l'écrit signifie. La langue perdue peut se retrouver grâce à l'écrit, car ce sont surtout les graphies qui servent de relais entre les langues. L'importance accordée au signe graphique permet d'alimenter la nostalgie des ruines linguistiques et l'espoir de reconstituer une langue perdue à partir de quelques bribes¹⁸. On sait que le XVI^e siècle voit naître ce nouveau métier érudit qu'est celui d'« antiquaire », pratiqué par les voyageurs lettrés en fonction de leurs capacités, non seulement en ramassant toutes les curiosités qui meubleront les cabinets privés et les premiers musées, mais en recopiant un très grand nombre d'inscriptions dont la plupart, pour les voyageurs européens, sont latines. Mais le même souci de collectionner s'étend aux voyageurs d'Orient et d'Amérique, et les glaneurs d'écritures ne manquent pas de comparer ces inscriptions des stèles ou des temples aux légendes trouvées sur des monnaies anciennes. Un shekel permet à Postel de proclamer que le samaritain est l'ancêtre de la langue gauloise, parce que le graphisme de certaines lettres ressemble à des caractères grecs, lettres que l'on trouvait dans l'ancienne Gaule. Il établit ainsi par des rapprochements métonymiques et parfaitement anachroniques une « parenté » purement scripturale entre les différents idiomes. L'idée qu'une langue puisse être complètement indépendante du code graphique qui la note est encore impensable pour certains esprits, et il semble exister un lien naturel entre les graphies de l'hébreu et la langue hébraïque, entre l'alphabet grec et le grec, etc.

Le signe écrit est épigraphique, muséal, indiciel, et les partisans de sa valeur s'appuient sur les doctrines anciennes de la supériorité de la vue sur l'ouïe. Pourtant, les savants n'ignorent pas que les langues se sont aussi parlées et qu'il ne reste aucune preuve de la prononciation des anciens graphèmes. L'idée, bien implantée dans les milieux néoplatoniciens, que le signe écrit (un dessin) communique directement avec l'intelligence pour garder la mémoire des propriétés des choses, alimentait le principe de la prééminence de l'écrit; d'où l'intérêt apporté aux hiéroglyphes, ces lettres-dessins qui, disait-on, véhiculaient des concepts.

¹⁸ Demonet, Marie-Luce, « Les origines comparées de l'écriture et de la parole à la Renaissance », dans *Origines du langage. Une encyclopédie poétique* (colloque de Genève 2000), éd. O. Pot, Paris, Seuil, 2007, p. 165-182.

La lettre *aleph* (qui ne se prononçait plus) en est un exemple: selon Postel, les Grecs l'ont confisquée en en faisant leur *alpha*, qui adhère à la nature des choses puisqu'il représente le dessin du crâne non pas d'un éléphant, mais d'un bœuf, lequel se disait *aleph*. C'était donc, à l'origine, un hiéroglyphe, et toutes les lettres de l'alphabet hébraïque avaient une origine pictogrammatique. La remarque est pertinente, mais ces auteurs ignoraient le rôle fondamental joué par la révolution alphabétique sur le plan cognitif.

Un autre moyen de communiquer au-delà des mots est donc le dessin, la *figura*, qui rejoint, dans la sophistication graphique que représente l'hiéroglyphe, le symbolisme du signe écrit. Il est pour certains auteurs un moyen de retrouver la langue perdue: les kabbalistes croyaient que le monde avait été créé à partir des lettres de l'alphabet hébreu, comme le révèle le *Sefer Yetsira* (XIII^e siècle) traduit par Postel. Les traces de ces lettres divines sont les dessins des constellations, de véritables lettres célestes bien visibles dans l'alphabet chaldéen, ou alphabet d'Abraham. En ce sens, la lettre est un véritable « chiffre » du monde, un code que seuls les initiés peuvent comprendre, et qui fonde la force des talismans. Il n'est plus vraiment question de langue, mais de mots séparés en blocs idéogrammatiques qui fonctionnent comme des signes purement visuels. Comme le tracé de ces signes correspond à une image dans l'esprit, à un « concept » (le mot souvent utilisé est « *conceptus* », en latin non classique), ce signe graphique est en correspondance immédiate avec le concept qu'il représente sans qu'il soit même besoin d'un intermédiaire vocal. Le *Traité des chiffres et secrètes manières d'écrire* (1586) de Blaise de Vigenère en détaille le fonctionnement, l'auteur allant jusqu'à imaginer un alphabet conceptuel entièrement composé de « o ». S'il y a un rêve de langue parfaite, ce serait celui-là. Anticipation du langage informatique binaire ?¹⁹

La langue écrite conforte l'*imperium*, le lien étroit entre la langue et le politique. Les conquérants du Mexique ont tenté de faire croire que les sociétés aztèques et mayas n'avaient pas d'écriture, que leurs glyphes n'étaient que des peintures, pas même des hiéroglyphes. Ils avaient raison sur un plan strictement politique: les manuscrits aztèques étaient précisément des généalogies royales et des titres de propriété. Il fallait donc s'empresseur de brûler comme s'il s'agissait de signes de connivence avec le diable, destruction qui confirmait par l'absence l'incapacité à maîtriser les signes graphiques chez les « Indiens » du Nouveau Monde.

¹⁹ Blaise de Vigenère, *Traicté des Chiffres, ou secretes manieres d'escrire*, Paris, A. L'Angelier, 1586, f^o 240 v^o sqq.

2. LAMENTATION TOPIQUE ET RECHERCHES GRAMMAIRIENNES

L'histoire biblique enseignait donc que la première langue avait été confondue, mais, dès le Moyen Âge, théologiens et philosophes en avaient pris leur parti, interprétant surtout sur le plan moral la perte que cela signifiait. On retrouve une distance de cette nature chez les chefs des églises réformées: c'est la discorde des cœurs que signale Babel (opinion de Luther). Calvin de son côté conserve la position augustinienne: ce qui était avant le péché nous est irrémédiablement inaccessible, ce que rappelle explicitement le *Microcosme* de Scève²⁰. Le point de non-retour, pour le pessimisme calviniste, n'est pas le moment de Babel mais celui de la Chute. Rien ne nous permet plus de retrouver ce langage originel, transparent à l'homme comme à Dieu. Montaigne lui-même n'évoque que le point de vue moral, qui n'était pas réservé à Luther²¹. Un grand nombre de textes émettront ainsi une sorte de « *lamento* des langues », et notamment les préfaces des grammaires ou des traités: l'auteur se plaint souvent du fait que l'homme doit apprendre autant de langues différentes, ce qui fait perdre un temps précieux pour l'étude. Lamentation reproduite chez Speroni, Du Bellay et Ramus par exemple²². Une fois qu'ils ont rendu un hommage obligé à cette langue unique, les savants se mettent à l'étude de la grammaire, et la fréquence de cette lamentation diminuera avec le siècle.

Toutefois, certaines grammaires s'essaient à reconstituer moins un lexique commun à partir d'improbables racines, qu'une structure profonde, commune à toutes les langues et qui n'aurait pas été perdue. Elles se fondent non sur la tradition grammaticale gréco-latine, avec ses six à neuf parties du discours, mais sur l'analyse logique de l'énoncé telle qu'elle a été exprimée dans le *Peri Hermeneias* d'Aristote et dans les grammaires médiévales de l'hébreu et de l'arabe, lesquelles les tenaient de la tradition aristotélicienne. Dans ce cadre à la fois ancien et nouveau, toutes les langues sont construites sur les trois parties de l'énoncé, nom, verbe, « consignification » (mots grammaticaux, adverbes), et s'il existe un résidu après la catastrophe de Babel,

²⁰ Scève, Maurice, *Microcosme*, Lyon, Jean de Tournes, 1560, I, v. 1227-1340.

²¹ Montaigne, Michel de, *Les Essais*, éd. Villey-Saulnier, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, II, 12, p. 553a.

²² Speroni, Sperone, *I Dialoghi*, Venise, Alde Manuce, 1542, transcription sur Epistemon-BVH, 1999, f° 162 v°. Fournel, Jean-Louis, *Les Dialogues de Sperone Speroni: libertés de la parole et règles de l'écriture*, coll. Ars rhetorica, Marburg, Hitzeroth Verlag, 1990. Du Bellay, Joachim, *La Deffence, et illustration de la langue francoyse*, Paris, A. L'Angelier, 1549, transcription sur Epistemon-BVH, 2007, I, ch. 1, f° [A 4 r°]. La Ramée (Ramus), Pierre de, *Traicté des façons et coutumes des anciens Gaulloys*, trad. fr. de Michel de Castelnau, Paris, A. Wechel, 1559, préface.

il s'agit du schéma fondamental de la phrase dans toutes les langues. Ce constat a conduit à quelques expériences intéressantes de comparatisme syntaxique, comme dans la *Grammatica quadrilinguis* de Jacques de Drosay (1544), qui superpose à trois langues « indoeuropéennes » de Japhet, le français, le latin et le grec, une langue de Sem, l'hébreu: cette démarche ne signifie pas que le français « vienne » de l'hébreu, mais que cette langue est assez proche, par sa structure, de la source de toutes les langues, laquelle exprime au mieux l'*idea* des langues, sa « forme » au sens aristotélicien²³. Plus on a conscience que les langues ont en commun une « idée », c'est-à-dire une syntaxe fondée sur les trois parties du discours et un lexique, moins on a besoin d'un mythe (Babel) qui devient allégorie ou même fable.

La langue première est celle que tout homme possède en puissance avec la faculté de parler héritée de ses parents. En prenant conscience de sa propre grammaire en langue vernaculaire, l'homme reprend possession de la langue originelle, dont l'archétype n'a jamais été perdu sous les différences du lexique. C'est la thèse du luthérien zurichois Theodorus Bibliander qui recherche, au-delà des réalisations diverses, une *ratio communis* entre toutes les langues; et c'est également celle du naturaliste Conrad Gesner qui la met en application dans son *Mithridate*²⁴. Le mythe de Babel, d'histoire à croire devient progressivement allégorie de la discorde, *mythos*, nom et figure de la diversité des langues, comme chez Bembo, Speroni et Du Bellay.

L'attitude régressive ne pouvait conduire qu'à une impasse. Pourtant, plusieurs auteurs avaient remarqué (après Arno Borst)²⁵, que ces travaux d'archéolinguistes animés du désir de retrouver la langue perdue ont eu quelques effets positifs: en la cherchant, ils ont trouvé qu'effectivement il existait une certaine parenté entre les langues, que l'on pouvait isoler le groupe sémitique dont les racines trillittères constituent assurément un critère majeur de « ressemblance »; *a contrario*, ils ont montré aux véritables antiquaires qu'une méthode comparatiste fondée sur des unités de seconde articulation (phonèmes ou graphèmes) ne pouvait mener qu'à rapprocher toutes les langues entre elles et à laisser la part belle aux critères idéologiques, surtout nationalistes, chacun voyant midi à sa porte et la langue perdue enfouie dans sa propre langue. Les aberrations de Postel ou de Goropius ont favorisé le rêve d'une « harmonie

²³ Drosay, Jacques de, *Grammaticae quadrilinguis partitiones*, Paris, C. Wechel, 1544.

²⁴ Bibliander, Theodor, *De ratione communi omnium linguarum et literarum commentarius*, Zürich, C. Froschover, 1548; Gesner, Conrad, *Mithridates...*, Zürich, C. Froschover, 1555.

²⁵ Borst, Arno, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, tome III/1, Suttgart, A. Hiersemann, 1963, p. 364.

étymologique des langues », celle qu'Etienne Guichard a mise en œuvre dans l'ouvrage qui porte ce titre (1606), et que nous ne considérons maintenant que comme un dictionnaire polyglotte assez approximatif²⁶. Il en était de même pour le vocabulaire français inachevé de Jacques Bourgoing (1583)²⁷. Par ailleurs, ces recherches ont permis aux auteurs vraiment orientalistes comme Athanase Kircher de perfectionner leur méthode tendant à un véritable comparatisme linguistique, bien qu'ils soient encore fortement attachés au principe d'une langue primitive. Ils ont surtout permis, à ceux qui se révélaient à la fois rationalistes et orientalistes comme Joseph Juste Scaliger, de poser les bases d'une méthode historique appliquée aux langues, dès 1599 (*Diatriba de Europeanum linguis*)²⁸.

Dépassant la lamentation et le ressassement, l'expression de la nostalgie s'exprime aussi par l'inventaire des langues disparues, ou encore par l'espoir de leur reconstitution.

L'INVENTAIRE

Le *Mithridate* de Gesner dresse une sorte de répertoire naturaliste des langues, avec une intention généalogique et classifiante tout à fait intéressante. La perspective de Claude Duret, dans le *Thresor de l'Histoire des langues* (1613) est assez différente et relève plutôt de l'inventaire cumulatif, voire de l'amalgame; certains de ses chapitres ont souvent été utilisés pour montrer la permanence d'un imaginaire de la langue perdue²⁹. On devrait dire plutôt des langues perdues, car Duret juxtapose les différentes hypothèses sur les langues premières sans vraiment en chercher de cohérence. Loin d'alimenter une nostalgie défaitiste, il contribue au contraire, par la richesse de sa compilation d'un éclectisme inégalé, à renforcer la convergence vers une *idea* des langues, à partir du maître de Gesner, Bibliander. À l'horizon se profile une méthode d'apprentissage universel de toutes les langues du monde, puisqu'elles se ressemblent: si le pentecôtisme n'est pas absent de cette idée, il n'est pas toujours invoqué. La possibilité de maîtriser les idiomes s'accompagne d'une confiance absolue dans la rationalité de la grammaire (il n'est pas indifférent que Joseph Juste Scaliger soit le fils de Jules César, qui a publié une grammaire latine

²⁶ Guichard, Etienne, *Harmonie étymologique des langues...*, Paris, G. Le Noir, 1606.

²⁷ Bourgoing, Jacques, *De Origine, usu et ratione vulgarium vocum linguae Gallicae, Italicae et Hispanicae...*, Paris, E. Prevosteau, 1583.

²⁸ Scaliger, Joseph Juste, *Diatriba de Europeanum linguis*, [1599], dans *Opuscula varia*, Paris, H. Beys, 1610.

²⁹ Duret, Claude, *Thresor de l'histoire des langues de cest univers*, Cologne, M. Berjon, 1606.

généraliste avec *De causis linguae latinae*), dans la correspondance des différents lexiques – à défaut de leur généalogie commune – dans les vertus de l'imprégnation et de la fréquentation des peuples qui les parlent.

LA RECRÉATION

Plus intéressantes encore sont les tentatives de recréation de nouvelles langues perdues, qui sont en fait les langues ancêtres, ce que nous avons appelé les «langues relais», langues plus oubliées et défaits par le temps que perdues: le gaulois, l'étrusque pour les Italiens, le celte pour les Germains, le saxon pour les Anglais, et toutes les langues que parlaient les peuples avant la colonisation romaine et les invasions. Cette recréation n'était ni purement imaginaire, puisque quelques mots gaulois étaient identifiés, ni angélique car une telle reconquête est celle d'une nation et d'un peuple. Les langues ancêtres prétendument retrouvées ne sont pas équivalentes pour tous et se trouvent comme déterminées par leur situation géographique, selon la théorie des «climats» appliquée aux langues: leur lieu de développement les rend plus molles ou dures, savantes ou barbares, comme les peuples qui les parlent et selon leur «génie» propre³⁰. Les auteurs de traités et de grammaires sont, de leur propre gré ou suivant quelque commande princière, guidés par le même nationalisme qui animait les nostalgiques: certaines langues sont plus «belles» que d'autres, parce que plus proches de cette deuxième origine. Le gothique (langues germaniques et scandinaves) est «rude» et malsonnant aux oreilles françaises, l'italien efféminé, l'anglais imprononçable, l'espagnol obséquieux: la langue oubliée a ses favoris déterminés «scientifiquement» en fonction de la bonté du climat sous lequel ils sont nés. Épicure lui-même n'avait-il pas écrit que les langues sont apparues spontanément au sein de chaque tribu (*Lettre à Hérodote*)? Les langues tribales sont considérées, avec les mêmes arguments, comme les héritières uniques de la tribu primitive d'Adam et la nostalgie, on le sait, a souvent alimenté les pulsions guerrières et le désir d'anéantir les impurs.

Tel n'est pas le cas d'un certain nombre d'auteurs dont les travaux sont surtout motivés par la recherche historique. Ce sont ces antiquaires, magistrats ou juristes qui se penchent sur les anciennes coutumes linguistiques, et qui comprennent bien l'importance de l'évolution des langues selon l'usage et la

³⁰ Meschonnic, Henri, *Et le génie des langues?* Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2000; Demonet, Marie-Luce, «Les climats linguistiques», dans *Langues et identités culturelles en Europe, XVIe-XVIIe siècles*, Publications de l'Université de Nancy II, 2005, t. 1, p. 3-24.

coutume, plus que selon des lois imposées. Claude Fauchet et Etienne Pasquier manifestent des intuitions sur les différents substrats du français et la reconstitution s'opère aussi à partir d'hypothèses s'appuyant sur des indices replacés dans un cadre historique qu'on voulait fiable³¹. Même si les mots authentiquement gaulois comme «bec», «braie» (caleçon), «dun» (colline), étaient souvent assimilés aux mots germaniques dont on identifiait mal la provenance, la recherche des langues ancêtres pouvait ne pas être guidée par la croyance, ni par une certitude de patriote, mais par la recherche du «vraisemblable» ou du «possible» pour élaborer ce que ces auteurs appellent plus modestement des conjectures.

Dans l'espace de la fiction, qu'elle soit roman comme chez Rabelais ou utopie comme chez Thomas More, il est possible d'imaginer une langue plus proche de cette primitivité souhaitée: le lanternois-patelinien de Panurge a quelques affinités avec le gothique, l'antipodien avec l'arabe, et l'utopien avec l'occitan (*Pantagruel*, ch. IX)³². La présence de l'occitan est lisible grâce à des éléments propres aux parlers du sud, les formes en *-ou* par exemple et le verbe si caractéristique «cagner»: elle est d'autant plus vraisemblable que le provençal était reconnu comme la langue-source de la poésie de Pétrarque, et la «lingua llimosina», ensemble vague désignant tous les parlers occitans, commençait à être considérée comme la véritable ancêtre de la langue française. Alors que Jean de Nostredame fabriquait à la louange de la Provence de faux poèmes troubadours à partir d'un corpus de manuscrits authentiques³³, assez habilement pour faire illusion pendant trois siècles, Claude Fauchet et Blaise de Vigenère (qui ne sont nullement d'origine méridionale) ont recueilli d'anciens poèmes occitans qu'ils présentent comme des preuves de cette noble origine, ce qui permettait de laisser le latin décadent aux Italiens³⁴. Quant à l'utopien de More, langue et alphabet, il tient selon l'auteur du grec et du per-

³¹ Demonet, Marie-Luce, «Du mythe à l'hypothèse. Les changements méthodiques dans les recherches sur l'origine des langues dans la seconde moitié du XVI^e siècle», dans *La Linguistique entre mythe et histoire*, Münster, Nodus Publikationen, 1993, p. 11-30; ead., «Si mon mulet transalpin volait' ou de la vérité en matière de langues», dans *Langage et vérité*, Genève, Droz, 1993, p. 223-235.

³² Rabelais, François, *Pantagruel*, dans *Œuvres*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, 1994, Bibliothèque de la Pléiade, ch. IX, p. 246 sqq.

³³ Nostredame, Jean de, *Vies des plus celebres et anciens poetes Provensaux*, Lyon, Alexandre Marsilius, 1575; éd. C. Chabaneau, 1913; Genève, Slatkine reprints, 1970.

³⁴ Fauchet, Claude, *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise, ryme et romans*, Paris, M. Patisson, 1581. Vigenère, Blaise de, *Les Commentaires de Cesar...* (trad.), Paris, Abel l'Angelier, 1589 (les éditions antérieures ne contiennent pas le développement sur les langues occitanes).

san, cherchant encore ses origines du côté de l'Orient³⁵. Les utopies auront désormais leur indispensable composante linguistique, mêlant langues ancêtres et langues artificielles. Au milieu du XVIIe siècle, Cyrano de Bergerac situera la langue des Séléniens de part et d'autre de l'expression linguistique, puisque le peuple parle par gestes et les nobles par la musique, substituant deux autres codes, plus «naturels», au langage articulé³⁶.

La langue des signes et le code musical pourraient en effet tenir lieu de langues primitives, dans une reconstruction du passé qui ferait entièrement abstraction de l'histoire biblique. Or elles ne sont pas absentes de la tradition philosophique de l'Antiquité. Les cris et les gestes étaient mentionnés par Épicure et dans le poème *De la Nature* de Lucrèce, et cette tradition s'est transmise également par Vitruve et Diodore de Sicile³⁷. Le texte d'Épicure était bien connu dès la fin du XVe siècle puisqu'il figure dans les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce. Le philosophe y raconte succinctement l'invention du langage à partir des émissions vocales sur lesquelles les tribus s'accordent pour leur donner le même sens, tandis que Lucrèce imagine d'abord une apparition à partir du geste. Ces deux sources de toutes les langues, à propos desquelles les anthropologues discutent encore, se retrouvent non seulement dans l'histoire fabuleuse inventée par Cyrano, mais aussi chez des écrivains aussi sérieux que Montaigne et Laurent Joubert. Le récit d'Épicure permet de réactiver l'histoire des enfants de Psammétique, mais en laissant de côté la mention de la langue phrygienne. C'est comme si la langue primitive était réinventée par les sourds-muets et par les premiers voyageurs débarquant sur des rives inconnues, montrant leurs marchandises et désignant le lointain horizon marin d'où ils avaient surgi.

La naturalité de ces signes est rejointe par l'invention de codes graphiques dont l'artificialité prétend imiter une origine naturelle. Emblèmes et faux hiéroglyphes sont aussi le lieu d'une inventivité linguistique qui retourne la langue perdue en modèle fécond. Créer des emblèmes, s'inventer sa propre devise à partir d'éléments graphiques connus ou d'un symbolisme plus obscur, c'est aussi une façon de récupérer à son profit le processus de l'idéogramme. John Dee avait ainsi composé sa «*monas hieroglyphica*» en combinant plu-

³⁵ More, Thomas, *Utopia*, Louvain, Thierry Martens, 1516.

³⁶ Cyrano de Bergerac, Savinien de, *L'Autre Monde, ou les Etats et Empires de la Lune*, éd. M. Alcover, Paris, Société des Textes Français Modernes, Champion, 1977, p. 74-76 (éd. révisée dans *Œuvres Complètes*, I, Paris, Champion, 2006).

³⁷ Demonet, Marie-Luce, «L'épicurisme linguistique à la Renaissance, de Bembo à Peletier du Mans», dans *Sources antiques de l'irrégion moderne: le relais italien, XVe-XVIIe siècles*, éd. J.-P. Cavaillé et J.-P. Foucault, Toulouse, collection de l'ECRIT, n° 6, juin, 2001, p. 91-110.

sieurs symboles³⁸. Barthélemy Aneau s'invente aussi son emblème personnel à partir des symboles universellement compris de l'*ouroboros* (l'anneau, nom de son père et symbole d'éternité) et de la rose (nom de sa mère et symbole de la fragilité humaine), véritable *conchetto* graphique souvent pratiqué dans les marques des imprimeurs³⁹. S'agit-il encore de nostalgie d'une langue symbolique perdue ? Elle s'est assurément retournée en possibilité infinie de création et de récréation à partir d'un corpus relativement limité de symboles partagés. Les vertus de ces inventions, on le voit, sont principalement combinatoires, grâce à l'*ingenium*, ce génie naturel au poète qui lui permet de réassortir l'existant et de créer de nouveaux sens.

Le jésuite Hermann Hugo avait tiré parti des descriptions du chinois rapportées par les membres de la Compagnie, et il avait compris que l'utilisation des idéogrammes était un moyen ingénieux de contourner la différence des langues, même si chacun prononce les caractères dans son propre dialecte⁴⁰. Il partage cette vision utopique de l'écriture idéogrammatique avec Vigenère (qu'il n'a pas lu) et sa langue conceptuelle est bien plus systématique que la cryptographie de Jean Trithème ou que les anciennes roues de Raymond Lulle: les *loci communes* étaient combinables sur des petites roues disposées comme celles des livres d'astronomie, que l'on faisait tourner à la main. Les *signa characteristica* de Kircher et de Leibniz, les langues universelles imaginées par Wilkins seront le prolongement, au XVII^e siècle, de cette ingéniosité linguistique tournée cette fois vers l'avenir d'une communication universelle entre les hommes.

Une récréation de type expansionniste se manifeste aussi dans le néologisme et l'invention verbale: qu'est-ce d'autre, sinon se replacer dans la position d'Adam nommant les animaux «selon leurs natures»? Le lexicologue assortit les radicaux et les morphèmes, de mieux en mieux identifiés grâce à la notion de racine et celle de «partie variable». Toute langue qui s'illustre en s'enrichissant de nouveaux vocables maintient l'ancienne *idea* des langues et reproduit le mécanisme à l'œuvre dans la langue originelle.

Ainsi ce ne sont pas dix langues, ni même 72, qui sont retrouvées à partir de la langue perdue, mais toutes les langues que l'homme peut inventer dans leur diversité, dans la combinatoire des phonèmes et des graphèmes, des idéogrammes, phonogrammes et pictogrammes.

³⁸ Dee, John, *Monas Hieroglyphica mathematicae, magicae, cabalisticae, anagogicaeque explicata*, Anvers, G. Sylvius, 1564.

³⁹ Aneau, Barthélemy, *L'Imagination poetique*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552, p. 14.

⁴⁰ Hugo, Hermann, S.J., *De prima scribendi origine*, Anvers, C. Plantin, 1617, p. 61.

3. LA LIBRE CURIOSITÉ

Un texte anonyme publié à Poitiers en 1556 entreprend la démolition en règle des arguments «songecreux» des étymologies troyennes. Ces *Discours non plus melancoliques que divers*, animés d'un solide bon sens, minent les prétendues ressemblances entre les idiomes:

Pour le faire fin, qui voudra ainsi rêver après ces étymologies, prêtera force rire pour ceux qui auront la rate un peu saine. Car combien pensez-vous qu'il y ait de mots qui se ressemblent en tant de langages, qu'il y a parmi le monde, qui ne le connurent jamais, mais ont été forgés à l'aventure sans savoir rien l'un de l'autre ? Bec (comme nous avons dit devant) est à dire pain, est à dire pain en Phrygie, où fut Troie: et bec en France est la bouche (dirai-je ainsi) d'un oiseau et de l'homme aussi quelquefois. Songerai-je donc incontinent que notre bec est venu de Troie, pour ce qu'on met le pain au bec pour le manger? Il y aura deux mots qui se commenceront par même lettre, qui auront deux ou trois lettres semblables, et je dirai que l'un est fils de l'autre tout incontinent? et non ferai: Je ne le ferai point, [...] de peur qu'on ne s'en moque.⁴¹

Il y a tout lieu de penser que ce texte a pour auteur l'humaniste, philologue et antiquaire Élie Vinet, l'un des maîtres de Montaigne au collège de Guyenne⁴². Il ne propose pas d'autre attitude envers la quête des origines qu'une volontaire limitation à ce que nous appellerions une approche synchronique des langues et à l'apprentissage minimal de la grammaire.

Ainsi, il existe une famille d'auteurs pour qui la question de la langue perdue est triviale, sans que ses membres se présentent pour autant comme des esprits forts: le savant prudent peut très bien concéder que la première langue a été celle d'Adam sans chercher à la déterminer avec précision. La position de Calvin, qui souligne la rupture radicale provoquée par le péché, invite à ne pas exercer sa curiosité envers de telles matières. L'indifférence peut donc être tout autant le résultat d'une attitude religieuse que du détachement pratiqué par le philosophe sceptique, averroïste ou épicurien. Le médecin Laurent Joubert (protestant), dans le petit traité qu'il consacre à la langue que «parlerait un enfant qui n'aurait jamais ouï parler», admet la réalité passée de la langue adamique, pour examiner ensuite les hypothèses scientifiques de l'apparition à

⁴¹ *Discours non plus melancoliques que divers*, Poitiers, Enguilbert de Marnef, 1556, attribué parfois à Jacques Peletier du Mans ou Bonaventure des Périers. Transcription sur Epistemon-BVH, 2003, p. 74 (orthographe modernisée ici).

⁴² Pour des études récentes sur l'attribution de ce texte, voir les contributions de Sophie Arnauld, Véronique Zaercher et Marie-Luce Demonet dans les actes du colloque de Poitiers (2001), *Les Grands Jours de Rabelais en Poitou*, éd. M.-L. Demonet et S. Geonget, Genève Droz, «Études Rabelaisiennes», 2006.

la fois sociale et biologique du langage⁴³; ce texte est la source principale de Montaigne qui, pour cette question au moins, n'est pas entièrement sceptique. L'auteur des *Essais* s'exprime sur le mode hypothétique, ce qui consacre un changement fondamental d'attitude par rapport à ce qui relevait jusque-là surtout de la croyance: si un enfant était élevé seul, il inventerait (au conditionnel) un langage «pour exprimer ses conceptions»⁴⁴; dans ce cadre séculier, qui peut être un nouveau départ après Babel en ménageant la tradition, l'aptitude au langage laisse à tout être humain la possibilité de recréer une langue.

Pour Jules César Scaliger, qui récuse en quelques lignes la thèse de l'hébreu langue-mère comme peu digne de l'attention d'un philosophe, la meilleure langue est celle qui exprime le mieux un ensemble de relations causales, et c'est le latin⁴⁵. L'*arbitrium* humain est parfaitement capable, en respectant les règles de la syntaxe et l'organisation morphologique motivée du lexique, de faire évoluer les langues dans le sens d'une meilleure relation entre les notions des choses et les «dictiones». Francisco Sanchez de Las Brozas, dans sa *Minerva* de 1587, sera horrifié par le peu de révérence de Scaliger envers les étymologies de Varron: il exprime assez bien la peur du vide que certains grammairiens pouvaient ressentir à ne pas reconnaître les étymons⁴⁶.

Il peut donc y avoir consensus sur cette aptitude à créer des idiomes qui représentent ou disent les «propriétés» des choses. Les nostalgiques de l'hébreu langue-mère ou d'une autre langue pré-babélique ne peuvent échapper aux limites de deux catégories d'arguments: soit ils se rabattent sur des acrostiches, des allusions et des procédés plus poétiques qu'étymologiques, des *nugae* selon Scaliger et selon Francisco Sanches pour qui les langues sont «inventées» (*fiŋuntur*)⁴⁷; soit ils transportent les qualités de cette langue première sur le plan cognitif et métaphysique, pour reconstruire une langue idéale, une langue modèle qui perd alors sa singularité. Car exprimer la qualité, la quantité, le lieu, le genre, le nombre, etc., toutes les langues en sont capables.

Cette modification des attitudes par rapport à la langue perdue peut se comprendre dans un cadre plus large, celui d'un changement méthodologique majeur, dont le nouveau héros ne serait pas un Kircher, mais plutôt un Francis

⁴³ Joubert, Laurent, *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, Bordeaux, S. Millanges, 1578; deuxième partie, «Question vulgaire. Quel langage parleroit un enfant qui n'auroit jamais ouï parler», p. 602.

⁴⁴ Montaigne, *Les Essais*, op. cit., II, 12, p. 458.

⁴⁵ Scaliger, Jules César, *De Causis linguae latinae*, Lyon, S. Gryphe, 1540, ch. 47 et 48.

⁴⁶ Sanchez de Las Brozas (Sanctius), Francisco, *Minerva: seu de causis linguae latinae*, Salamanque, J. et A. Renault, 1587, I, f° 6v°. Éd. et trad. fr. par G. Clérico, Presses Universitaires de Lille, 1982.

⁴⁷ Sanches, Francisco, *Quod nihil scitur*, Lyon, S. Gryphe, 1581, p. 36-37.

Bacon, qui réanime la comparaison du langage avec la « monnaie » et comme « jeton », le *token* dans *The Advancement of learning*. Cette vieille métaphore est la plus éclairante: si elle commence à être utilisée dès l'époque de Nicole Oresme et des nominalistes du XIV^e siècle, elle est particulièrement vivante chez les juristes et Montaigne la reprend⁴⁸. Elle peut être interprétée dans un sens complètement sceptique, puisque la langue, comme la monnaie, peut ne rien valoir du tout en dehors du lien social qui la fonde, c'est-à-dire l'arbitraire et l'usage des peuples; mais, en vertu de ce même pacte, elle est le mode d'expression majeur de ces échanges entre les hommes. La fortune du scepticisme renaissant, qui s'exprime d'abord dans les commentaires des *Académiques* de Cicéron puis dans les éditions de Sextus Empiricus, pourrait mettre en cause d'avance non seulement toute tentative de retrouver les vestiges du passé, mais encore le pacte associé à la valeur des mots. Toutefois, le caprice linguistique est limité par le fait que le pacte est renouvelé à chaque instant par l'usage de la langue, comme pour la monnaie. La recherche historique est alors subordonnée à une quête de la *continuité*, mais non de l'identité entre la langue du présent et celle du passé, de la même manière que les coutumes modernes sont le résultat de l'évolution de coutumes anciennes, lentement modifiées par le temps.

L'influence du scepticisme à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle n'est pas limitée aux sceptiques eux-mêmes, car elle modifie l'attitude de ceux qui peuvent inaugurer une approche que nous dirions « scientifique » de l'histoire des langues. Ces nouveaux historiens des langues mettent en œuvre une conception de l'histoire que George Huppert a bien décrite, appuyée sur la conscience de l'évolution et de son corollaire, celle de la perte irrémédiable du passé⁴⁹. Ce dernier constat n'est pourtant pas celui du désespoir car la méthode indicielle (inférer une langue perdue à partir de ses vestiges) et la construction des hypothèses compensent par une nouvelle exigence méthodologique la connaissance directe des origines. Elles permettent de reconstituer, même partiellement ou de manière imparfaite, ce « possible passé » qui est l'horizon des nouveaux historiens des langues⁵⁰.

Une telle méthode annonce d'une certaine manière celles des linguistes qui travaillent sur ces questions. Grâce aux avancées de la génétique et de la

⁴⁸ Bacon, Francis, *The Advancement of Learning*, 1605; *De Dignitate et Augmentis scientiarum Libri IX*, dans *Opera Omnia*, Leipzig, Johannes Justus Erythropilus, 1694, VI, 1, p. 382. *Du progrès et de la promotion des savoirs*, Paris, Gallimard, 1991. Demonet, Marie-Luce, *A plaisir. Sémiotique et scepticisme chez Montaigne*, Orléans, Paradigme, 2002, ch. 2.

⁴⁹ Huppert, George, *L'Idée de l'histoire parfaite*, [1970], Paris, Flammarion, 1972.

⁵⁰ Demonet, Marie-Luce, « Le 'possible passé': la reconstitution historique dans le récit au XVI^e siècle », éd. Y. Le Bozec, *Revue des sciences humaines*, numéro spécial *Le Vrai et le Vraisemblable*, 280, 2006, p. 25-47.

paléontologie appliquées à la recherche linguistique, nous savons que le gène de la parole est le FOXP2, sur le chromosome 7 (contrôle du visage et de la bouche), mais ignorons encore la nature exacte de cette *potestas*. À partir de la génétique, Merritt Ruhlen (dont les travaux ont suscité la polémique)⁵¹, a cru pouvoir reconstituer la langue primitive des langues primitives, commune à l'humanité du temps où elle n'était formée que d'hommes *proto-sapientes*. Sa méthode de reconstruction ressemble souvent aux manipulations phonétiques et graphiques de Guillaume Postel, et elle conduit à valoriser une origine africaine de la langue primitive: la première langue serait donc une langue de Cham, le fils maudit de Noé, résultat auquel les enquêteurs d'une langue parfaite n'auraient certes pas voulu parvenir.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Principaux auteurs ayant traité de l'histoire des questions linguistiques à la Renaissance, qui ne sont pas tous répertoriés dans Gordon Hewes, *Language Origins. A Bibliography*, 1975:

Louis Kukenheim, 1932 et 1941; Jan Pinborg, 1952; Helmut Minkowski, 1960, 1991; Arno Borst, 1963; François Secret, 1964; Michel Foucault, 1966; R. H. Robins, 1967; Cesare Vasoli, 1968; Carol Dionisotti, 1968; Donald Kelley, 1970; Eugenio Coseriu, 1970-72, 1977; François Rigolot, 1972; Claude-Gilbert Dubois, 1972; E. J. Ashworth, 1974; Colette Demaizière, 1973 et 1983; Gordon Hewes, 1975; Giuliano Gliozzi, 1976; Gérard Genette, 1976; Daniel Droixhe, 1978; 2007; André Robinet, 1979; Terence Cave, 1979; Jean Céard, 1980; Maurizio Vitale, 1980; Hans J. Hausmann, 1980; Marc Fumaroli, 1981, 2002; Jacques Chomarat, 1981; Mireille Huchon, 1981; Manuel Brea-Claramonte, 1983; Paolo Simoncelli, 1984; Henri Meschonnic, 1984; Leonor Carvalho Buescu, 1984; Hubert Bost, 1985; Erich Poppe, 1986; Hans Joseph Niederehe, 1986; Richard Waswo, 1987; Mario Pozzi, 1988, 1996; Gerhard Strasser, 1988; Joël Biard, 1989; Jean-Louis Fournel, 1990; Ian Maclean, 1992, 2001; Stefano Gensini, 1993; Umberto Eco, 1993; François Cornilliat, 1994; Michel Jeanneret, 1994; Telmo Verdelho, 1995; Paul Zumthor, 1997; Stephen Meier-Oeser, 1997. Voir aussi les articles de Micheline Hugues, 1978; Jean Stefanini (articles de 1976 à 1986); Keith Percival 1983, 1984, 2003; André Tournon, 1983, 1984, 1988; Gérard Defaux, 1978, 1986, 1988; Myriam Jacquemier, 1999; Irène Rosier, 2004; nous avons consacré une cinquantaine d'articles et communications à ce sujet depuis 1992.

⁵¹ Ruhlen, Merritt, *The Origin of Language. Tracing the Evolution of the Mother Tongue*, 1994; *L'origine des langues*, Paris, Belin, 1997.

Recueils collectifs et numéros spéciaux:

Aarsleff, Hans *et al.*, *Papers in the History of Linguistics*, 1987; *Les Rapports entre les langues au XVIe siècle, Réforme, Humanisme, Renaissance*, 1982; *Archéologie du signe*, éd. L. Brind'amour et E. Vance, 1983; *Theorien der Ursprung der Sprache*, éd. J. Gessinger, 1989; *Langues et nations au temps de la Renaissance*, éd. M.-T. Jones-Davies, 1991; *Histoire des théories linguistiques*, éd. S. Auroux, 1992, t. 2; *La Linguistique entre mythe et histoire*, éd. C. Grelle et D. Droixhe, 1993; *Italia ed Europa nella linguistica del Rinascimento*, éd. M. Tavoni, 1996; *Babel à la Renaissance*, éd. Myriam Jacquemier, 1999, 2007; *La lingüística española en la época de los descubrimientos*, éd. B. Bagola, 2000; *Lyon et l'illustration de la langue française*, éd. G. Defaux, 2003; *Langues et identités culturelles en Europe, XVIe-XVIIe siècles*, éd. M. Roig Miranda, 2005; *Les représentations de l'origine des langues*, école thématique du CNRS-Histoire des théories linguistiques, 2006, à paraître; *L'Origine des langues de la Renaissance aux Lumières*, éd. O. Pot, 2007.

Auteurs de la Renaissance

- ANEAU, Barthélemy, *L'Imagination poétique*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552; *Picta Poesis*, *ibid.*
- BACON, Francis, *The Advancement of Learning*, 1605; *Du progrès et de la promotion des savoirs*, Paris, Gallimard, 1991.
- BALMES, Abraham de, *Peculium Abrae. Grammatica hebraea...*, Venise, D. Bomberg, 1523.
- BIBLIANDER, Theodor, *De ratione communi omnium linguarum et literarum commentarius*, Zürich, C. Froschover, 1548.
- BOCHART, Samuel, *Geographia sacra... Phaleg*, Caen, P. Cardonnel, 1646.
- BOURGOING, Jacques, *De Origine, usu et ratione vulgarij vocum linguae Gallicae, Italicae et Hispanicae...*, Paris, E. Prevosteau, 1583.
- BOVELLES, Charles de, *De Differentia vulgarij linguarum, et Gallici sermonis varietate*, Paris, Robert Estienne, 1533. Texte et traduction par Colette Demaizière, *Sur les langues vulgaires et la variété de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1973.
- CHERADAME, Jean, *Lexicopator etymon*, Paris, G. Rolant et H. Gourmont, 1543.
- CYRANO DE BERGERAC, Savinien de, *L'Autre Monde, ou les Etats et Empires de la Lune*, éd. M. Alcover, Paris, Société des Textes Français Modernes, Champion, 1977; éd. révisée dans *Œuvres Complètes*, Paris, Champion, 2006.
- DEE, John, *Monas Hieroglyphica mathematicae, magice, cabalistiche, anagogiceque explicata*, Anvers, G. Sylvius, 1564.
- DROSAY, Jacques de, *Grammaticae quadrilinguis partitiones*, Paris, C. Wechel, 1544.
- DU BARTAS, Guillaume Salluste, *La Seconde Semaine*, Paris, P. L'Huillier, 1584; éd. Y. Bellenger *et al.*, Paris, S.T.F.M., 1992.

- Du Bellay, Joachim, *La Deffence, et illustration de la langue francoyse*, Paris, A. L'Angelier, 1549, Tours, Epistemon-BVH, 2007.
- Duret, Claude, *Thresor de l'histoire des langues de cest univers*, Coligny, M. Berjon, 1606 et 1613; Genève, Slatkine Reprints, 1972.
- Fauchet, Claude, *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise, ryme et romans*, Paris, Patisson, 1581.
- Gesner, Conrad, *Mithridates, de differentiis linguarum, tum veterum, tum quae hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt... observationes*, Zürich, C. Froschover, 1555. Rééd. avec une introduction par Manfred Peters, Aalen, Scientia Verlag, 1974.
- Guichard, Etienne, *Harmonie étymologique des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, grecque, latine, françoise, italienne, espagnole, allemande, flamande, angloise, où se démontre que toutes les langues sont descendues de l'hébraïque*, Paris, G. Le Noir, 1606.
- Hugo, Hermann, S.J., *De prima scribendi origine*, Anvers, C. Plantin, 1617.
- Kircher, Athanase, *Ars magna sciendi, in XII libros digesta, qua nova & universali methodo per artificiosum combinationum contextum de omni re proposita plurimis & prope infinitis rationibus disputari, omniumque summaria quaedam cognitio comparari potest...*, Amsterdam, Janssonius, 1679.
- Kircher, Athanase, *Oedipus aegyptiacus: hoc est uniuersalis hieroglyphicae veterum doctrinae temporum iniuria abolitae instauratio*, Rome, V. Mascardi, 1652-1654.
- Joubert, Laurent, *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, Bordeaux, S. Millanges, 1578; la IIe partie est intitulée: « Question vulgaire. Quel langage parleroit un enfant qui n'auroit jamais ouï parler ».
- La Ramée (Ramus), Pierre de, *Traicté des façons et coutumes des anciens Gaulloys*, trad. fr. de Michel de Castelnau, Paris, A. Wechel, 1559; *Liber de moribus veterum Gallorum, ibid.*, 1559.
- Lefèvre de La Boderie, Guy, *L'Encyclie*, Anvers, C. Plantin, 1570; [auteur supposé], *Syriacae linguae prima elementa ibid.*, 1572.
- Lefèvre de La Boderie, Guy, *La Galliade, ou de la révolution des arts et sciences*, Paris, Guillaume Chaudière, 1578; éd. F. Roudaut, Paris, Klincksieck, 1994.
- La Boderie, Nicolas, *Le Cœur, Leb, ou les 32 sentiers de sapience*, (préface à la traduction de l'*Harmonie du monde* de Francesco Zorzi par son frère Guy), Paris, Jean Macé, 1579.
- Mercier, Jean, *In Genesim primum Mosis commentarius*, avec une préface de Théodore de Bèze, Genève, J. Berjon, [ca. 1560].
- Montaigne, Michel de, *Les Essais*, [1580-1592], éd. de P. Villey et V.-L. Saulnier, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.
- More, Thomas, *Utopia*, [1516], Paris, Gilles de Gourmont, 1517.

- MÜNSTER, Sebastian, *Elementaria institutio in Hebraicam linguam*, Bâle, [Froben], 1525.
- MÜNSTER, Sebastian, *Messias christianorum et judaeorum hebraice et latine... Christiani hominis cum judaeo pertinaciter prodigiosis suis opinionibus... addicto, colloquium*, Bâle, H. Petrus, 1539.
- NÉBRJA, Antonio de, *Grammatica castellana...*, 1492, éd. A. Quilis, Madrid, Editora National, 1980.
- NOSTREDAME, Jean de, *Vies des plus celebres et anciens poetes Provensaux*, Lyon, Alexandre Marsilius, 1575; éd. préparée par Camille Chabanneau et publiée par Joseph Anglade, Paris, H. Champion, 1913; Genève, Slatkine reprints, 1970.
- PASQUIER, Etienne, *Recherches de la France*, L. VIII, (1^e éd. 1596, consacré aux questions linguistiques), éd. M. -L. Demonet et F. Iacono Lo Luongo Champion, 1996.
- POSTEL, Guillaume, *De Originibus, seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate, deque variarum linguarum affinitate liber*, Paris, D. Lescuyer, 1538.
- POSTEL, Guillaume, *De Foenicum literis, seu de prisco latine grece lingue caractere*, Paris, V. Gaultherot, 1552.
- RABELAIS, François, *Pantagruel*, dans *Œuvres*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, 1994, Bibliothèque de la Pléiade.
- SANCHEZ DE LAS BROZAS (Sanctius), Francisco, *Minerva: seu de causis linguae latinae*, Salamanque, J. et A. Renault, 1587. Éd. et trad. par G. Clérico, Presses Universitaires de Lille, 1982.
- SCALIGER, Joseph Juste, *Opuscula varia, antehac non edita* [contient la « Diatriba de Europearum linguis », 1599], Paris, H. Beys, 1610.
- SCALIGER, Jules César, *De Causis linguae latinae*, Lyon, S. Gryphe, 1540.
- SCEVE, Maurice, *Microcosme*, Lyon, Jean de Tournes, 1560, Poitiers-Tours, Epistemon-BVH, 1998.
- SERRES, Jean de, *Platonis Opera Omnia*, trad. et commentaires, avec les corrections d'Henri Estienne, Paris, H. Estienne, 1578.
- SPERONI, Sperone, *I Dialoghi*, Venise, Alde Manuce, 1542. *Dialogo delle lingue*, traduction française de Claude Gruget (1551), Poitiers-Tours, Epistemon-BVH, 1999.
- VAN GORP (Goropius), Jan, *Origines Antwerpianae sive cimmericorum Becceselana novem libros complexa...*, Anvers, C. Plantin, 1569.
- VIGENERE, Blaise de, *Traicté des Chiffres, ou secretes manieres d'escrire*, Paris, A. L'Angelier, 1586.
- VIGENERE, Blaise de, *Les Commentaires de Cesar...*, Paris, Jacques Poupy, 1576; Paris, Abel l'Angelier, 1589.
- VINET, Elie, (attribué à), *Discours non plus melancoliques que divers*, Poitiers, Enguilbert de Marnef, 1556 et 1557; Tours, Epistemon-BVH, 2003.

Études

- BORST, Arno, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, tome III/1, Stuttgart, A. Hiersemann, 1963.
- DEMONET, Marie-Luce, « Le premier pain blanc de la Germanie », dans *Langues et nations au temps de la Renaissance*, éd. M.T. Jones-Davies, Paris, Klincksieck, 1991, p. 169-187.
- DEMONET, Marie-Luce, *Les Voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*, Paris, Champion-Slatkine, 1992.
- DEMONET, Marie-Luce, « Du mythe à l'hypothèse. Les changements méthodiques dans les recherches sur l'origine des langues dans la seconde moitié du XVI^e siècle », dans *La Linguistique entre mythe et histoire*, éd. C. Grell et D. Droixhe, Münster, Nodus Publikationen, 1993, p.11-30.
- DEMONET, Marie-Luce, « 'Si mon mulet transalpin volait' ou de la vérité en matière de langues », dans *Langage et vérité, Mélanges offerts à J.-C. Margolin*, éd. Jean Céard, Genève, Droz, 1993, p. 223-235.
- DEMONET, Marie-Luce, « Babel au figuré. 'Une voix pour tous potages' », dans *Babel à la Renaissance*, éd. J. Dauphiné et M. Jacquemier, Mont-de-Marsan, Éditions Interuniversitaires, 1999, p. 455-467.
- DEMONET, Marie-Luce, « L'épicurisme linguistique à la Renaissance, de Bembo à Peletier du Mans », dans *Sources antiques de l'irréligion moderne: le relais italien, XVI^e-XVII^e siècles*, éd. J.-P. Cavallé et J.-P. Foucault, Toulouse, collection de l'ECRIT, n° 6, juin, 2001, p. 91-110.
- DEMONET, Marie-Luce, *A plaisir. Sémiotique et scepticisme chez Montaigne*, Orléans, Paradigme, 2002.
- DEMONET, Marie-Luce, « Les climats linguistiques », dans *Langues et identités culturelles en Europe, XVI^e-XVII^e siècles*, éd. M. Roig, Publications de l'Université de Nancy II, 2005, t. 1, p. 3-24.
- DEMONET, Marie-Luce, « Le 'possible passé': la reconstitution historique dans le récit au XVI^e siècle », éd. Y. Le Bozec, *Revue des sciences humaines*, numéro spécial *Le Vrai et le Vraisemblable*, 280, 2006, p. 25-47.
- DEMONET, Marie-Luce, « Rabelaiseries: la présence de Rabelais dans les *Discours non plus mélancoliques que divers* (1556) », dans *Les Grands Jours de Rabelais en Poitou*, éd. M.-L. Demonet et S. Geonget, 2001, Droz, « Etudes Rabelaisiennes », 2006, p. 379-413.
- DEMONET, Marie-Luce, « Les origines comparées de l'écriture et de la parole à la Renaissance », dans *Origines du langage. Une encyclopédie poétique* (colloque de Genève 2000), éd. O. Pot, Paris, Seuil, 2007, p. 165-182.
- DUBOIS, Claude-Gilbert, *Mythe et langage au XVI^e siècle*, Bordeaux, Ducros, 1970.
- DUBOIS, Claude-Gilbert, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle. Le développement d'un mythe nationaliste*, Paris Vrin, 1972.

- ECO, Umberto, *La Ricerca della lingua perfetta*, Bari, Laterza, 1993; *La Recherche de la langue parfaite*, Paris, Seuil, 1994.
- FOURNEL, Jean-Louis, *Les Dialogues de Sperone Speroni: libertés de la parole et règles de l'écriture*, coll. Ars rhetorica, Marburg, Hitzeroth Verlag, 1990.
- HUPPERT, George, *L'Idée de l'histoire parfaite*, [1970], Paris, Flammarion, 1972.
- JACQUEMIER, Myriam, *L'Âge d'or du Mythe de Babel*, [1999], Paris, Eurédit, 2006.
- MESCHONNIC, Henri, *Et le génie des langues ?* Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2000.
- RUHLEN, Merritt, *The Origin of Language. Tracing the Evolution of the Mother Tongue*, 1994; *L'origine des langues*, Paris, Belin, 1997.
- SECRET, François, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod, 1964.
- STEPHENS, Walter, *Giants in those days: folklore, ancient history and nationalism*, University of Nebraska press, 1989 (*Les Géants de Rabelais*, Paris, Champion, 2006).